

NOTE D'INTENTION

Invisible mais elle grouille. Son odeur est palpable, elle pue. Indélébile, imprégné dans ma chair, elle me colle à la peau. Me gratte. Me ronge. J'essaye de la faire taire mais quand elle se manifeste, ma conscience se terre. Mon sang bouillonne, mes veines se dilatent, ma raison est dilapidée. Je disparaiss, sous la rage et la colère. Je deviens son pion, soumis à sa merci. Ce sont les souvenirs de mon enfance et de mon adolescence. C'est l'itinéraire d'un renoncement. Parce que de la violence, je suis une victime. Et un bourreau.

Mon père est malade. Il est maniaco-dépressif. Il pique des crises, des colères noires. « Faut attendre que ça passe » disait tout le temps ma mère. Donc assez vite j'ai compris, on m'a fait comprendre, qu'il fallait juste se taire. C'est difficile de se taire quand, à huit ans, au milieu d'un restaurant bondé, tu te prends une torgnole parce que tu t'agites sur ta chaise. Oui, je pourrais vous dire que je me souviens à quel point ma joue était chaude et rouge mais c'est pas ça qui fait le plus mal. C'est le silence. Le silence des tiens, le silence des autres et surtout leurs regards. Pendant quelques secondes, plus un bruit dans le restaurant. Personne parle et personne ne bouge. Mais, peu à peu, les conversations reprennent, la salle reprend vie. Du haut de mes huit ans, je me suis dit que ça devait être normal qu'un père tape son fils. C'est sûrement comme ça chez tout le monde. Et là est semée la première graine. La reproduction du cycle de la violence commence. On observe mais on se tait. Alors on banalise. Alors on autorise. Alors moi aussi je peux taper. Jamais mon père, il est malade. Donc à la maison j'encaisse et à l'école je rends les coups. Je me bagarre beaucoup, même contre les plus grands. Je gagne une réputation. Je deviens ce bad boy populaire et craint. Comme tous les garçons de l'époque, je ne jure que par les spartiates dans 300, Tony Montana... toutes ces figures masculines adulées, respectées uniquement parce que violentes et dominantes. Il y a une vraie responsabilité des représentations que j'observe, encore aujourd'hui, au lycée dans lequel je travaille en tant que surveillant. Je me revois en ces jeunes gars. Et je les vois reproduire toujours les mêmes schémas, sous le joug de ce cycle de la violence masculine. Ce cycle, il semble immuable. Il se perpétue. Et pourtant, j'ai le sentiment de me découvrir depuis quelques années. Depuis que j'ai commencé à prendre soin de moi.

C'est l'écriture et la thérapie qui m'ont sauvé. Des moments solitaires. Parfois malheureusement, je me dis. Je rêve d'un lieu collectif où les hommes pourraient se mettre à nu. Se dire je t'aime, sincèrement, sans que ce soit pris à la rigolade ou à la légère. Un lieu où on peut se détendre, se prendre la main, pleurer dans les bras de l'autre. Un lieu où on se soigne, on prend soin, on fait attention à autrui. Lieu de l'expiation de la douleur, de la souffrance, de la rage, de la colère, de la violence. L'importance de la parole et l'importance du geste. Lieu où on s'apprend et on se réapprend. Un lieu où on renait. Un lieu qui n'existe pas.

Un tableau d'Ingres résonne : *Le Bain turc*. Il représente un harem de femmes nues complètement fantasmé et érotisé. C'est un tableau d'homme, peint pour les hommes. J'ai donc détourné le fantasme d'Ingres pour le mien : donner forme à ce lieu collectif, allégorie de l'éthique de la sollicitude, plus communément appelée éthique du care - prendre soin de soi et des autres. Je crois fermement en la rédemption et plus largement en nous, Humain, aussi naïvement qu'un gamin. Osons observer mais cette fois-ci sans se taire. Osons plonger dans les ténèbres. Pour retrouver un petit peu de lumière.

MISE EN SCÈNE

Traverser la brume n'épargne pas Ilyes. La violence est partout : au travail, à la maison, dans la rue et au spa. J'ai donc un mot d'ordre : ne jamais l'esthétiser, la violence. Ni la romantiser, l'érotiser, la glorifier. Je veux qu'elle soit sèche, froide et crue. Qu'elle soit représentée seulement pour ce qu'elle est. À l'image de la séquence 11, au climax de la violence, je souhaite que l'on soit à distance d'Ilyes et des deux types. C'est d'ailleurs souligné dès l'écriture, nous peinerons à distinguer qui est qui. Par contre, au son, nous serons en plein cœur de la bagarre. Je souhaite que les bruits de cassures, de fêlures, de brisures résonnent lourdement, qu'ils soient organiques, palpables. Que le spectateur ressente, lui aussi, la douleur dans sa chair. Qu'elle lui donne des maux de ventre, qu'elle devienne nauséuse. Comme la violence quand elle ébranle.

Plus largement, le son aura le rôle principal de ce film. Ilyes ne parle pas, c'est donc par le son que nous allons exprimer son intériorité mais aussi par ses gestes : à sa façon d'ouvrir un robinet, d'éponger une poêle, de se recoudre l'arcade, de fumer une cigarette.... Je souhaite que nous puissions lire en lui comme un dans livre ouvert. Ilyes croit ne pas parler mais finalement il nous dit tout. Ses émotions, il les transpire, elles sont poreuses, elles n'échappent pas à la caméra.

À l'image, j'imagine donc un dispositif filmique naturaliste emprunté à Ken Loach mais aussi à Stéphane Brizé, qui capte la langue comme rare. La caméra sera donc à l'épaule et combinée à des courtes focales. Sauf pour les scènes de discussion en groupe. Ici, la longue focale sera de mise pour pénétrer l'intimité des visages. Poser la caméra loin des sujets pour leur laisser tout l'espace mais, à l'image, être au plus près. Afin de révéler la vérité. La leur.

Je souhaite également convoquer la danse, du moins, la chorégraphie, pour la séquence 18, séquence de « l'expiation ». À la manière de Claire Denis dans *Beau Travail* ou de Julia Ducournau dans *Titane* (la scène de frénésie dans la caserne de pompiers), je veux que les corps masculins se mêlent, s'entrechoquent. Des électrons libres en collision. Ici, ce sont bel et bien les corps et tous les corps, lisses et ridés, maigres et obèses, frêles et musclés qui parlent. Ils véhiculent la violence, l'extraient par leurs gestes, leurs mouvements mais aussi leurs râles pour, enfin, amorcer une rédemption par l'expiation. Trouver le calme après la tempête. Parce que, comme dit et répéter, ce cycle de la violence, il faut le briser.